

HISTOIRE DES SCIENCES

L'élan de Jefferson sauve la réputation de l'Amérique

Alors que les États-Unis se construisaient en tant que nation, Thomas Jefferson combattit l'image d'une Amérique dégénérée, créée par le naturaliste Buffon et ses disciples européens.

Lee DUGATKIN

Thomas Jefferson est surtout connu pour être l'auteur principal de la Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776). Mais cet homme politique et homme d'État (président des États-Unis entre 1801 et 1809) était aussi un scientifique. Jefferson a ainsi consacré une grande partie de son énergie à discréditer une idée répandue en Europe, selon laquelle l'Amérique était une terre dégénérée. Cette dégénérescence était, disait-on de l'autre côté de l'Atlantique, évidente de par la flore, la faune et la population américaines, toutes faibles et rabougries.

Jefferson était mû par bien plus que de la fierté : avec d'autres fondateurs de la nation, il pensait que la croissance et la prospérité de leur pays dépendaient de l'issue de cette bataille. Celle-ci fut suffisamment importante pour être mentionnée lors des funérailles de Jefferson en 1826 : dans son panégyrique, le sénateur de l'État de New York compara cette campagne à une seconde proclamation d'indépendance. Comment est apparue en Europe cette idée de dégénérescence de l'Amérique ? Comment Jefferson la démonta-t-il ? Nous verrons que la bataille s'est achevée grâce à... un spécimen d'original, l'élan d'Amérique du Nord.

La croyance européenne en une infériorité de l'Amérique est issue, dans une large mesure, du naturaliste le plus influent du XVIII^e siècle, le Français Georges Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788). Auteur d'une *Histoire naturelle* en 36 volumes (de 1749 à 1789), Buffon souhaitait fournir « la description complète & l'histoire exacte de chaque chose en particulier » sur Terre. Son *Histoire naturelle* a connu un immense succès et est devenue le sujet de conversation des

salons parisiens ; elle a été traduite en anglais, en allemand et en néerlandais. L'attitude française vis-à-vis de l'Amérique est née et a été entretenue dans les cercles philosophiques qui entouraient Buffon, explique l'historien Philippe Roger en 2002 dans un essai sur l'anti-américanisme français.

La théorie de la dégénérescence

Dans les volumes IX et XIV de son *Histoire naturelle*, parus en 1761 et en 1766, Buffon soutient que la plupart des animaux – et des hommes – sont plus petits dans les Amériques que dans l'Ancien Monde à cause de conditions plus froides et plus humides. Certes, concède Buffon, les grenouilles et les insectes sont plus grands en Amérique : certaines grenouilles pèsent jusqu'à 16 kilogrammes. Mais pour lui, ces exceptions ne font que confirmer la règle de la dégénérescence : qu'y a-t-il de plus répugnant qu'une grenouille ou un moustique énormes ?

Buffon s'appuie sur quatre assertions : les animaux présents dans les deux hémisphères sont plus petits et plus faibles dans le Nouveau Monde ; les animaux qui vivent uniquement dans le Nouveau Monde sont plus petits que les espèces similaires de l'Ancien Monde ; le Nouveau Monde compte moins d'espèces ; enfin, le Nouveau Monde provoque une dégénérescence du bétail.

Les lecteurs de l'*Histoire naturelle* apprennent ainsi que les brebis élevées dans le Nouveau Monde sont « plus maigres, et les moutons ont en général la chair moins succulente et moins tendre qu'en Europe », que le Nouveau Monde n'héberge que la moitié des espèces de l'Ancien Monde et que

celles-ci constituent un ensemble hétéroclite. Buffon soutient même que la plupart des oiseaux américains ne peuvent chanter – un mensonge fondé sur un vers d'un poème de Oliver Goldsmith (1769) sur la nature sauvage de la Géorgie : « Ces bois enchevêtrés, où les oiseaux oublient de chanter. »

Après les animaux, Buffon décrit les populations indigènes. Selon lui, les Amérindiens n'ont « nulle vivacité, nulle activité dans l'ame ». Ils sont « une espèce d'automate impuissant, incapable de réformer [la nature] ou de la seconder ». Ainsi, pour Buffon, les Américains autochtones sont responsables du triste spectacle offert par le reste des occupants du Nouveau Monde. N'ayant pas réussi à apprivoiser la nature, ils n'ont pas su produire un environnement favorable à la formation de spécimens animaux plus robustes.

Buffon n'a jamais quitté l'Europe. Il s'appuie sur les publications d'histoire naturelle et sur les comptes rendus des voyageurs. Une pratique courante à l'époque : les commerçants et les missionnaires prennent des notes sur les animaux qu'ils rencontrent, en particulier les espèces inconnues. Buffon compare et synthétise ces notes. Ce système comportait des failles évidentes – des histoires invraisemblables –, ce que Buffon admettait. Par exemple, un certain Peter Kalm, envoyé par l'Académie suédoise pour étudier l'histoire naturelle de l'Amérique, a prétendu avoir vu un ours tuer une vache en la mordant, puis en soufflant dans la blessure jusqu'à ce que la vache explose et meure. Comparés à ces fictions, des rapports moins extrêmes devaient être faciles à accepter, et Buffon a utilisé nombre de telles informations comme preuve de dégénérescence dans son *Histoire naturelle*.

Pour les descendants spirituels de Buffon – tels l'abbé prussien Cornelius de Pauw et l'abbé français Guillaume-Thomas Raynal –, la dégradation touche tout ce qui vit dans le Nouveau Monde. Le seul point faible de la théorie de Buffon, selon eux, est qu'elle ne va pas assez loin. Ils l'étendent à tous les Américains, y compris les Européens émigrés et leurs descendants. De Pauw soutient que les chiens américains sont muets. Confident de Frédéric le Grand, qui voulait décourager les entreprises européennes dans le Nouveau Monde pour laisser le champ libre aux Prussiens, de Pauw avait très probablement des motifs personnels pour se livrer à une telle propagande.

Raynal est un personnage plus respecté et complexe que de Pauw. Dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (volume 7), publiée au début des années 1770, il écrit : « On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poète, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. » Raynal a cependant révisé son opinion dès la fin des années 1760, après un dîner avec Benjamin Franklin et d'autres Français et Américains.

L'astuce de Franklin

Benjamin Franklin est alors un scientifique renommé. Ses travaux sur la foudre, publiés en 1752 à la *Royal Society* londonienne, sont un classique. Lors du repas, raconte Jefferson en 1818 dans une lettre, Raynal « en vint à sa théorie favorite sur la dégénérescence des animaux, et même de l'homme, en Amérique ». Franklin eut alors l'idée d'un test impromptu sur les effets du Nouveau Monde. Ayant remarqué que les Américains se trouvaient d'un côté de la table et les Français de l'autre, il proposa : « Levons-nous tous, et nous verrons de quel côté la nature a dégénéré. » Les Américains étaient plus grands, et l'abbé lui-même « n'était qu'un nabot ».

L'AUTEUR



Lee DUGATKIN est professeur au Département de biologie de l'Université de Louisville, dans le Kentucky, aux États-Unis.

1. JEFFERSON VOYAIT DANS L'ORIGINAL (ou élan, ci-dessous) une preuve décisive contre l'idée répandue en Europe selon laquelle la faune américaine était petite et faible. Buffon, un des auteurs de cette théorie, avait écrit dans son *Histoire naturelle* que « l'original [...] est le même animal que l'élan, mais [...] n'est pas si grand ».



Photo: Richard Ross

Raynal publie quand même son *Histoire philosophique et politique*. Dans la troisième édition, cependant, il renonce à sa vision dégénérée de l'Amérique. L'idée est toutefois déjà bien établie dans l'esprit des Européens.

Jefferson contrecarre le comte

C'était une chose de voir les Américains comme des parvenus, des mécontents et des menaces contre la monarchie — après tout, ils l'étaient. C'en était une autre de dire que toutes les formes de vie en Amérique, y compris ses populations indigènes et ses immigrants européens, étaient dégénérées. Jefferson, le plus francophile des pères fondateurs (il sera ambassadeur en France entre 1785 et 1789), se fait donc violence pour réfuter Buffon et ses partisans. Il attaque Buffon avec un ensemble imparable de faits. Dans ses *Notes sur l'État de Virginie*, écrites en 1781 quand

il était gouverneur de cet État, et publiées en France en 1785, puis aux États-Unis en 1787, il démantèle point par point la théorie de la dégénérescence. Il y inclut des tableaux comparant des mesures de la taille des animaux qui réfutent la thèse de Buffon. Il soutient que les idées du comte sont mal fondées et les données qu'il a recueillies auprès des voyageurs inexactes.

Existe-t-il la moindre preuve, demande Jefferson, que les environnements de l'Ancien et du Nouveau Monde sont si différents ? « Comme si les deux côtés n'étaient pas réchauffés par le même bienveillant soleil ; comme si un sol de la même composition chimique était moins susceptible de produire des nutriments pour les animaux ; comme si les fruits et les graines issus de ce sol et du soleil [...] conféraient moins de croissance aux solides et aux fluides du corps, ou produisaient plus tôt dans les cartilages, les membranes et les fibres cette rigidité qui freine tout développement ultérieur et met fin à la

croissance d'un animal. » La vérité, écrit Jefferson, « est qu'un Pygmée et un Patagien, une souris et un mammoth doivent leur taille aux mêmes substances nutritives ».

Jefferson n'est pas le seul père fondateur à s'insurger. Pour son ami John Adams, les idées de de Pauw sont « des rêves méprisables ». Franklin, quant à lui, conteste l'argument de l'humidité. Il parcourt le monde en collectant une masse de données et, en 1780, conclut que l'humidité, la cause supposée de la dégénérescence, est plus élevée en Europe que dans les colonies américaines.

Alexander Hamilton, l'un des futurs rédacteurs de la Constitution américaine, qui craint que la théorie de la dégénérescence n'étouffe les relations commerciales, défend l'Amérique dans *Le Fédéraliste*, un recueil d'articles visant à promouvoir l'idée d'une constitution américaine ; l'unique note de bas de page du 11^e numéro est une réfutation de l'assertion absurde de de Pauw selon laquelle les chiens américains n'aboieraient pas.

Et James Madison, qui deviendra le successeur de Jefferson à la présidence des États-Unis, s'est même improvisé assistant de recherche. En juin 1786, il conclut une lettre envoyée à Jefferson par une discussion sur les belettes, complétée de mesures : les espèces américaines sont aussi grandes que leurs équivalents européens. Madison écrit à son mentor que cette découverte « contredit avec certitude l'assertion [de Buffon] selon laquelle, parmi les animaux vivant sur les deux continents, ceux du nouveau sont toujours plus petits que ceux de l'ancien ». Pour les deux hommes, combattre Buffon était manifestement aussi important que l'élaboration d'une convention constitutionnelle ou que les besoins du trésor public de leur nouvelle nation.

Jefferson pensait que le démantèlement méthodique de la théorie de la dégénérescence dans ses *Notes sur l'État de Virginie* permettrait aux gens de rejeter ces inepties. Il souhaitait convaincre Buffon lui-même de revenir sur sa théorie. Ainsi, avant de partir pour la France en tant qu'ambassadeur, il est déterminé à présenter à Buffon un animal américain si impressionnant qu'il force cette sommité française à changer d'opinion. C'est là qu'entre en scène *Alces*

Le Nouveau Monde selon Buffon

« Dans le nouveau continent les animaux des provinces méridionales sont tous très-petits en comparaison des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaison pour la grandeur de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion, du tigre, etc. tous animaux naturels et propres à l'ancien continent, et du tapir, du cabiai, du fourmillier, du lama, du puma, du jaguar, etc. qui sont les plus grands animaux du nouveau monde ; les premiers sont quatre, six, huit et dix fois plus gros que les derniers.

Une autre observation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'est que tous les animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les co-

chons, les chiens, etc. tous ces animaux, dis-je, y sont devenus plus petits ; et que ceux [...] qui sont communs aux deux mondes, tels que les loups, les renards, les cerfs, les chevreuils, les élans sont aussi considérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, et cela sans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaison des éléments et des autres causes physiques, quelque chose de contraire à l'agrandissement de la Nature vivante dans ce nouveau monde ; il y a des obstacles au développement et peut-être à la formation des grands germes ; ceux mêmes qui, par les douces influences d'un autre climat, ont reçu leur forme plénière et leur extension toute entière, se resserrent, se rapetissent sous ce ciel avaro et dans cette terre stérile, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant ;

où loin d'être en maître de ce territoire comme de son domaine, il n'avoit nul empire ; où ne s'étant jamais soumis ni les animaux ni les éléments, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, et n'existoit pour la Nature que comme un être sans conséquence, une espèce d'automate impuissant, incapable de la réformer ou de la seconder [...]. Car quoique le Sauvage du nouveau monde soit à peu près de même stature que l'homme de notre monde, cela ne suffit pas pour qu'il puisse faire une exception au fait général du rapetissement de la Nature vivante dans tout ce continent : le Sauvage est foible et petit par les organes de la génération. »

Buffon, *Histoire naturelle*, vol. IX, p. 102